NEMESIS

N°8 - Janvier 2005

>Illustrations
Fan'Art et G. Colin
>Textes
Poésies - Nouvelles
>Chroniques
Tout autour du ciné



GRATUIT- Ne peut être vendu !

>Rédaction
Comité de rédaction :
Guillaume Drogland & Etienne Desfretier

>Textes :
Pascal Pacaly : Prisons & Aux blessures
Etienne Desfretier : Sur la route
Amina Sylvie Diop : Rendez-moi mon sourire & L'outre percée
Isabelle Monin :Encense le sens
Guy Dorval : Triptyque désolant
Serge Muscat : Un ciel trop lourd & Le bonheur à la norme ISO
Lauranne : Les marmots

>Chroniques :
Etienne Desfretier : Le Parrain II
Guillaume Drogland : 2046 & SteamBoy & Ghost in the shell 2 : Innocence & Canal+ se remet à l'heure japonaise

>Illustrations :
Page 3 : Adeline
Page 18 : Jonkun
Page 17 : Serge Muscat
Photos : Guillaume Colin

>Couvertures : Kunday

>Association :
Présidente : Isabelle Monin
Secrétaire : Etienne Desfretier
Trésorier : Guillaume Drogland

>Comité de Lecture : Guillaume Drogand & Isabelle Monin & Etienne Desfretier

---

NEMESIS
www.websymbiose.fr.st
ISSN : 1632-1820 Némésis (Dijon)

>Une publication de NEMESIS, association de promotion des écrivains et artistes amateurs.

>Directrice de la publication : Isabelle Monin

>Siège social : Némésis - Faculté de Lettres
2 bd. Gabriel - 21000 DIJON

>Imprimeur : Imprim'Services Mr MERVANT
90 rue de Mirande - 21000 DIJON

Edito
Designed by Némésis

Tout d'abord Bonne Année 2005 ! Qu'elle vous soit pleine de réussite aux examens, de conquêtes amoureuses et de soirées entre amis ! Sinon, à quoi bon être étudiant ;)

Evidemment, vous l'aurez remarqué (pour ceux qui nous ont déjà croisé), Némésis à changé de peau ! Et oui, une nouvelle équipe et une nouvelle année ça s'arrose ! Cela faisait plus de 2 ans que nous n'avions pas changé… depuis le passage au A5 en fait, alors nous voulions nous renouveler un peu ! A l'image de la refonte du site, le nouveau design de la revue se veut à la fois plus épuré, plus lisible, et aussi un petit peu plus « professionnel ».

Ah oui avant de vous laisser, un petit mot de présentation sur ce numéro. En ce qui concerne les textes, nous l'avons voulu hétéroclite, fait de styles très variés. Nous avons aussi étoffée la partie chroniques avec pas moins de quatre « critiques » cinématographiques ! Certes très axées japanime… mais cela est dû au goût de la rédaction.

En espérant que vous aimerez, bonne route dans nos pages !

L'Equipe

>La Rime du Mois
« Diminution des crédits »

Rime avec « J'ai plus d'argenterie »… Et oui, encore une diminution des subventions culturelles. Résultat, l'université est obligée de créer un fond de soutien pour ne pas amputer nos budgets.

Franchement caricaturale comme situation ! Après on s'étonnera en public que les étudiants ne vont pas assister à des spectacles ou ne sont pas membres d'associations… Heureusement que la Carte Culture à été instaurée !



>Prisons

Pascal Pacaly

Des murs et des murs de silence
Et ce putain d'écho qui enfle la violence
Les poings qu'on brise, les hommes qu'on casse
Le monde s'explose et le temps passes
Toute cette haine, cachée derrière les miroirs
Enfouie dans le noir.
Et la nuit une femme coule sur sa joue
Pour l'enfant nu qu'ils ont mis à genoux
Mais ce soir, ce soir...
Ces murs qu'on fracasse, ces paupières qu'on enchaîne
Nos mains si rouges, à la grâce de nos veines
Aux frontières de la liberté, aux portes du monde
Aux chaînes, aux secrets de l'homme qui tombe
Des cellules aux barreaux et le président
Bourreau des adultes aspirants enfants
Victimes du crime, victimes sans crime
Simples marchandises et pantomimes
Pour ces frères aux chairs de fer
Oubliés chez les juges des enfers
Pas de prière pour la croix de l'innocence
Si lourde à porter, le prix du silence, c'est celui de la violence

>Aux blessures

Pascal Pacaly

Aux blessures de mes étoiles, catacombes qui succombent
Des rivières d'ambroisie aux creux des sirènes
Versent le sang de leurs lèvres dans le Styx
Et l'enfer, l'enfer qui commence sa course
Là où tes effluves prennent leur source !
Immortels dieux, pantomimes d'un sombre valet
Pour l'amour d'un roi, des chaînes et son univers
La mort si proche, pendules qu'on s'accroche
A l'œuvre du temps, l'éternelle soumission
Oraisons funèbres, ta glace qui s'enflamme
Qui brille, brûle les soleils de feu, tes ardeurs.
Le poison du labeur, le sexe couronné de ta liqueur
Prophéties ineptes, tels des anges sans ailes !
Agneaux compagnons, brebis du sacrifice
Cachée dans ta vertu, le vice
Qu'on absout à la légitimité de nos nuits !
Toi qui tins le flambeau sur ton sein
Ta révolution s'embrocha à ton pain
Pauvres dieux, pauvres gueux
Aux armes de ta nudité, aux larmes de ton corps
S'y noyer et y verser le rouge, et savourer
Nage, nage et tes hanches qui me papillonnent
Ta rosée à mes lèvres, tes doigts d'orfèvre
Fantassins et bijoux n'ont qu'à bien se tenir
L'épée tirée, la création en devenir
L'équilibre des planètes pour la veuve d'une comète !
Un chapelain se tord les mains
De n'avoir su mettre la croix entre tes reins
Pauvres diables, pauvres vauriens
Mendiant aux courbures de tes blessures
A genoux, rassasiant l'opprobre, l'injure !
Insultes, odes d'impostures
Et la tyrannie qui se pend à ton coup, parjure !

>Sur la route

Etienne Desfretier

Loin de ton chemin, il n'y a pas d'espoir
Le corps s'enfonce dans des virages sans retour
Des monstres nébuleux y attirent par leurs cris singuliers
L'imprudent voyageur qui ne se méfie pas.

En vérité nous n'avons pas le choix de faire attention
Vous apercevez des rivages qui vous semblent promesses
Mais qui sont les forteresses en fait inaccessibles
Vous croyez voir dans les êtres des futurs compagnons
En vérité vous êtes seul à aller dans cette direction.

Parce que tous les présages ne sont pas révélés
Vous n'abandonnerez pas votre fascination
L'inconnu est presque toujours ce désert
Ces étendues impavides à mille lieues de toute humanité.

Parce que les songes sont indéchiffrables
Vous continuez à les regarder quand le jour tombe
Mais loin de vous appartenir l'avenir est un sorcier
Mais loin de vous sourire, le destin vous ignore.

>Rendez-moi mon sourire

Amina Sylvie Diop

Je l'ai perdu sans trop savoir comment. Il était là, mes amis l'aimaient. Ils ne m'ont pourtant pas mise en garde quand petit à petit il commença à apparaître moins souvent au coin de mes lèvres. Traîtres, faisiez-vous partie du complot ?
Je ne sais pas comment, mais il est sorti de ma vie jusqu'à en disparaître presque complètement.
Qui me l'a pris ? Où l'ont-ils caché ? Que veulent-ils en faire ?
Il est à moi. vous ne le méritez pas, rendez-le moi.
Il écrivait sur mon visage ma joie de vivre, comme un rayon de soleil sur le ciel de mes pommettes. Mais voilà, personne ne sait ce qu'il est devenu.
Rendez-moi mon sourire et la nonchalance qui l'accompagnait ; rendez-moi ma joie de vivre et je célébrerai dans le faste nos retrouvailles.
Rendez-moi mon sourire, et je ne laisserai plus personne me le voler. Je le choierai comme un enfant, le couverai de mon amour, le nourrirai de petits plaisirs et de grandes joies, mais rendez-le-moi.

Je dresse un procès contre les tyrans qui ont volé mon sourire. Pour ces jours interminablement tristes et douloureux que j'ai dû passer à leurs côtés, je creuse une tombe si profonde que jamais la souffrance engendrée ne pourra remonter à la surface.
Je sens gronder la colère en moi. Je voudrais hurler cette haine que vous avez mise au fond de mon coeur, ce coeur si tendre que vous avez endurci. Il est tellement pétrifié que plus rien ne peut en sortir. Mon coeur est lourd, si lourd.
Alors, devant le Président du tribunal de la vie, greffier, notez : Rendez-moi mon sourire !

>L'outre percée

Amina Sylvie Diop

J'ai tellement donné de ma force, de mon temps,
de mon énergie, de mes espoirs et de mes nuits
que je me retrouve remplie d'un vide inquiétant
qui chaque jour me pénètre et s'agrandit.
Trop de souffrances et de frustrations accumulées
sur un monticule de pensées saugrenues
ont fait de mon corps une enveloppe éventrée,
une vie sans message, sans véritable contenu ;
A quoi bon espérer ?
L'espoir est une outre percée.
J'ai beau la remplir précieusement,
tout ce qui y entre s'écoule irrémédiablement.
J'ai laissé toutes mes forces à la remplir sans cesse,
Mais rien ne me fera renoncer à cette outre traîtresse
car à mes rêves si précieux ce serait renoncer.
Je n'ai plus la force ni d'avancer, ni de reculer,
alors je veille sur mes rêves à demi effacés
pour ne pas les oublier à tout jamais.
Je ne sais plus où je les ai écris, ni sur quel parchemin,
mais je sais que leur dernier son sera aussi le mien.
Où trouverais-je du fil et une aiguille pour solidement
recoudre l'outre de mes espérances et retrouver
la force de me battre pour faire triompher glorieusement
mes rêves sur le champs de bataille ennemi ?
Cette aiguille pourrait me blesser,
mais elle pourrait aussi me sauver la vie.
Ce fil, si ténu soit-il, pourrait se casser,
mais fermement je saurai m'y accrocher,
pleine d'espoirs et de vie
car je ne saurais plus recoudre l'outre rebondie
de mes des rêves transpercés.



>Encense le sens

Isabelle Monin

Brique rouge, brique noire, brique blanche
Quelle pierre, prière en croix, plutôt en pointillés de couleurs
Carrefour naïade imprimé par hasard
Quel aveu pour choisir le sens

L'ardeur en pointe, debout sur le frein du vice
Tu claques tout pour passer la vitesse
Supérieure du vide, tu gobes et tu tchatches encore pour le taf
Tout schuss sur la vague fun du jackpot filant
Loin derrière ta mémoire en puzzle, des chiffres
Et des lettres bien sûr, l'overdose te manque encore quand tu flippes
Pour choisir le sens

Ça manque de mythe, ça manque d'adhérence, ça manque
C'est sûr et quoi encore, de bluff pour sucer des glaçons
De narcotique en fumée dérisoire
Tu craques, tu claques la tune, la turne et tourne enfin la page
La roulette dans l'hôte sens

Guéridon instable, hallucinations infirmes pour
Se jouer des semblants de jouissances d'un siècle transparent
De ses faiblesses, gronder encore d'invraisemblance
C'est pas vrai tout ça
A croire que les manèges jouissent en ronde de nuit
Sans référence funèbre et humour noir
Encense et laisse pousser l'essence

Tapis dans l'ombre de trop de cendres
L'homme naguère sans sanglots ni carrosse
Apprendra des histoires de sorcières et cabosse
Fée crinoline, le fer et feue quintessence

>Triptyque désolant

Guy Dorval

ARTIFICE

La créativité
celle par flétrissure du pycnogonide en gui
d'un manteau phrygien luminescent en gâchette ?
Avec l'halbrené du lot d'un rejeton filetage
à gauche de l'époque du microprocesseur animal ?
À condition que Shrapnell et Gaucho
en impair
soient motionnés au non-inscrit
dès qu'un centigrade pulmonaire s'équipera d'un tétrastyle.

Mise en Terre

Étendard effilé en crocs
Rivé sur l'horizon
S'y pointe un essaim vomit son tonnerre

HAILLONS - CERNES - MOIGNONS -
ÉCUME - IMPUISSANCE - ORPHELIN(E)S -

Volée de poussière saupoudrant l'abîme
bras ouverts attend le prochain

Décimer

Émergentes prosternations innées de descendants
Fourmillement qui s'enfouit
Picotage marqué en croassements

Surgit une méprisante maigreur
Expectore
Sa démence insatiable s'exécute
Trépigne le sol porteur
Sur la dépouille se savoure l'effondrement

>Un ciel trop lourd

Serge MUSCAT

Pourquoi suis-je ici ? Qui sont ces gens qui déambulent dans cette salle chargée de fumées et de bruits de verres qui s'entrechoquent ? Des individus qui ouvrent sans cesse leurs yeux sur le réel sans jamais l'apercevoir. Je voudrais partir, m'enfuir de ce lieu qui n'a pas de sens. Rester par politesse ? Evidemment, ménager son prochain, ne pas le froisser.

Le type qui est à côté de moi par exemple. Il boit sa bière et me raconte les péripéties de sa vie. Je ne comprends pas grand-chose à ce qu'il me raconte tellement son récit est décousu comme un vieux vêtement passé sous les griffes d'un lion. Je saisis cependant quelques bribes et finis par comprendre qu'il veut devenir instituteur. Je l'écoute d'une oreille souple et distraite en pensant à ces chers petits bambins qui progressivement découvriront les affres de l'existence sous la baguette vengeresse des adultes. Herbert, car il s'appelle Herbert, a la quarantaine. Je trouve quelque peu original de sa part le fait de vouloir devenir instituteur à quarante ans. Mais après tout me dis-je, la vie est d'une telle incohérence que plus rien ne finit par m'étonner. La salle où nous sommes installés est triste comme une gare de province. Les gens boivent. Que pourraient-ils d'ailleurs faire d'autre. Ils parlent. Ils discutent de leur augmentation prochaine de salaire, du nouveau canapé qui fera des éclats dans le salon ou de la rage de dents de la petite dernière. D'autres parlent de projets qui ne se réaliseront probablement jamais sinon sous l’ivresse d’une bouteille d’alcool. La vie passe. Elle ne fait d'ailleurs que passer sans s'arrêter quelque part. La science m'apprend qu'il me reste une trentaine d'années à vivre. Durée dérisoire. Peut-être m'éteindrai-je avant. Avant ou après, cela sera toujours avant quelque chose. Je bois une gorgée de bière que je n’apprécie pas. Mon ventre est noué ; noué comme une boule de ficelle perdue dans le coin d'une maison. Je sens venir une envie de pleurer que je chasse en prenant une autre gorgée de bière. Je perçois vaguement la voix d'Herbert. Il me parle de ses projets de carrière. Moi je regarde le mur sale et jauni du bar. Tout ce qui m'entoure me semble bancal. Bancales les tables et les chaises éparpillées sur le sol comme des papiers sous l'effet d'un vent capricieux.

>>Nouvelles

Bancales les lumières épuisées de narguer le soleil. Bancals les verres perdus au loin sur le comptoir avachi. Bancales les personnes attablées qui cherchent désespérément ce qu'on ne trouve jamais. Bancale cette vie dans laquelle je cherche en vain le bonheur comme un poisson cherche à atteindre l'horizon tout en navigant dans un aquarium.

La musique du bar répand ses notes grimaçantes. Je pense à elle. Elle. Un simple pronom dans lequel sont incrustés deux yeux bleus qui me font trembler d'émotion. Pourquoi suis-je ici ? Pourquoi là plutôt qu'ailleurs ? Partout règne son absence. Alors où donc aller ? Peut-être qu'alors la vie n'est pas faite pour aller quelque part. Ma gorge est serrée. Le vide immense qui m'envahit me semble peser un poids impossible à porter. Un vide plus lourd que le plomb ou le mercure qui écrase mon corps tout entier sur la chaise. Herbert continue à débiter ce que je suppose être des phrases. L'image de cette femme imbibe la totalité de mon être comme une bouteille d'encre renversée sur un buvard. Et dans mon tiraillement intérieur, plus j'essaie de prendre du recul en essayant de comprendre ce qui m'anime, et plus je suis aspiré vers le néant. Son visage occupe toute ma conscience. Je tente vainement de retrouver de mémoire cet intense et indescriptible plaisir que, jadis, me procurait sa présence. Mais le vide est toujours là. Tout ce que j’ai pu étudier n’est absolument d’aucun secours pour tenter d’expliquer ce qui se déroule en moi.

La musique du bar distille toujours les mêmes notes aigrelettes. Je cherche sans fin la signification de ce qui m'entoure mais tout me semble déréalisé. Je n'ai d'ailleurs jamais vraiment su ce qu'était le réel. Des rêves, des espoirs, des couleurs changeantes et intenses.

Le premier regard. La lumineuse découverte. Le bref instant où la vie s'ouvre comme on soulève une gigantesque cloche posée sur la terre. Des yeux, un nez, une bouche, des bras gracieux, de fines jambes, oui. Un analogon se forme dans ma conscience : je la vois qui passe avec cette démarche précise et rapide que j'aime tant.

Un lustre accroché au plafond s'écroule soudain sur le sol avec un grand vacarme. En un instant, les badauds font un cercle autour de l'objet échoué. Je refais soudain surface. Que suis-je donc venu faire ici au milieu de ces paumés. Herbert continue à débiter son discours-spaghetti tout en me regardant tandis que je perçois au dehors le vacarme de la rue. Tandis qu’il continue inlassablement à dérouler ses phrases, je pose une pièce de vingt francs sur la table puis me lève et sors rapidement du bar.

Une fois au-dehors, je sens en moi comme une sorte de libération. Je fais quelques pas puis tourne la tête. Herbert semble être resté dans le bar. Satisfait et rassuré, j'accélère le pas et trottine en direction de l'avenue. Il me reste huit cents mètres à faire pour arriver chez moi.

>Le bonheur à la norme ISO

Serge MUSCAT

Lorsqu'au petit matin je bois un café à une terrasse du quartier latin, je reste toujours émerveillé par la ville qui s'anime. J'admire la vivacité de ces hommes qui s'affairent avec une précision de chirurgien tellement sont rodés leurs automatismes. Moi qui ne peux pas rester plus d'un quart d'heure sans tomber dans les flottements de la rêverie et de la méditation, je trouve toujours curieux ces êtres qui semblent vivre dans un perpétuel présent. J'apprécie ces gens qui marchent au dehors, ces personnes qui boivent leur crème en regardant les passants.

Alors que dans les grandes capitales tout va de plus en plus vite, je ressens pour ma part le besoin grandissant de prendre mon temps. Notre monde psychotique télescope les durées nécessaires à chaque chose. L'œil qui veut voir trop de choses en même temps est condamné à l'obscurité. Notre existence calquée sur le modèle du *fast food* ne nous mène que vers un désespoir joyeux. Il n'y a jamais eu plus de suicides que de nos jours.

Attablé, donc, à la terrasse d'un café, je prends le temps de réfléchir tout en laissant papillonner mon regard sur ce qui m'entoure. Les gens discutent de leurs affaires et rien, pas même la fin du monde, ne pourrait leur faire lâcher leurs préoccupations personnelles. La vie des hommes semble vouée à se débattre avec la matière, avec le matérialisme le plus brut. Ainsi, à une table située à ma droite, un homme raconte à une femme distraite qu'il pourra louer trois cents euros la chambre de bonne qu'il vient d'acheter. L'homme poursuit son discours en énumérant une interminable suite de chiffres démontrant la rentabilité de l'opération.

Pendant qu'il parle, je me dis que *tout cela* n'a pas de sens. Lorsque je regarde et entends tous ces gens, j'ai la sensation d'être un étranger dans un pays inconnu. Souvent je suis pris par cette *inquiétante étrangeté* dont parlait Freud. L'absurdité de l'existence quotidienne m'apparaît si intense que je ne peux que rester à observer le mystérieux spectacle qui défile devant mes yeux.

Je vais rapidement acheter le journal chez le marchand situé à quelques mètres. Sur la première page s'affiche l'incohérence du monde : des catastrophes, des meurtres, des guerres sont mêlés à des découvertes scientifiques. Ces dernières produiront à leur tour des catastrophes, des meurtres et des guerres. A peine l'homme fait-il une découverte que déjà surgissent cent nouveaux problèmes qui semblaient ne pas exister auparavant.

Non loin de moi, un étudiant feuillette une revue de karaté. En le regardant, des idées me traversent l'esprit : frapper fort et au bon endroit demeure peut-être plus efficace que de philosopher ? C'est du moins ce qu'ont compris les arrivistes qui ne pensent qu'à gagner toujours plus d'argent. Peu à peu les utopies disparaissent et sont remplacées par un ultime objectif : devenir riche.

Bientôt se profilera peut-être une norme ISO pour le bonheur. Lourd de fatigue par le poids du monde, je rentre à mon domicile faire une sieste réparatrice.





>Peau Damnée - Part. 2 - Les Marmots

LAURANNE

Vous voyez, là, là, c'est ma peau. Je suis dedans. Rien d'étonnant là-dedans. Mais si. Parce que, comprenez-moi, il arrive que ça se passe autrement. Ce n'est pas ma peau. Ou alors, c'est bien la mienne, mais ce n'est plus moi qui suis dedans... - Tu es dehors, alors. - Si tu veux. Mais c'est plutôt l'inverse, le plus souvent. Je vois, là, une dépouille ; oh, pas abandonnée, oh non. Bien vivante, au contraire, toute rose de sang et d'excitation, pleine comme une outre : une grosse dépouille à enfiler, vite fait, mal fait, en douce. - C'est dur ? - Trop facile, c'est pour ça que c'est si dur ! Parce que ça fait un effet vraiment bizarre, de se retrouver dans ce gros ventre si chaud, si tendre, à l'abri ; et de sentir tout ce sang affluer dans la tête, le cœur, le sexe, et enfin les doigts. Au bout des doigts, le clavier.
- Le sexe aussi ; oui, si on n'a pas l'esprit mal placé. Comme toi. - Comme elle parle !
- Je suis souvent mal placée. Parce que c'est ce qui coûte le plus, pas une place, non ; ma place. Alors, je suis là, c'est à dire nulle part. Je prends ces pensées qui traînent, j'écoute tous les mots qui passent à ma portée ; pour les autres, c'est vrai, je dois parfois me pencher. Me pencher si bas. Un jour, tu tomberas, ma fille ! Tout est si noir, dedans. Il y a tant de gouffres, de cris, de toiles d'araignées qui se collent sur les paupières...

- Mais ce ne sont pas tes gouffres, tes cris, tes toiles d'araignée. - Non. - Vous entendez : ce ne sont pas les siens. Elle devrait en avoir peur... - Alors, pourquoi ? - Parce ce que ce ne sont pas mes gouffres, mes cris, mes toiles. Tu as toujours aimé les araignées; les souris et les araignées. Moi ? Les peaux qui passent en sont pleines. C'est tout.

- Et pourquoi pas tu ne vas pas, toi, dans ta peau ?
- Ah, ah ! Je t'ai dit que c'était parfois une chose, parfois l'inverse. Il n'y a rien dans ma peau, non plus ; en tout cas, ça ne doit pas être moi. - Rien, alors... - Sans doute parce que je ne suis rien. Je ne vois guère d'autre solution. (Tantôt je me glisse ailleurs, dans les autres... les autres quoi, alors, ça... Et tantôt je crois que c'est comme si je m'en nourrissais, comme s'ils étaient à l'intérieur, dedans).

Tu vois, je prends ma tête à deux mains, je sors pour un temps de ce vieux sac qui me tenait chaud, je prends une grande inspiration. Ouf ! Me voilà toute nue, écorchée vive, les mains pleines de mots incendiés. Incendiés ? Oui, de cendre. Mais pourquoi ? Parce qu'ils en ont déjà réchauffé bien d'autres, voilà pourquoi. Et, quant à moi, je ne suis plus là, bien entendu. Puisque toujours nue, invisible. défroques puantes, trop épaisses, ou trop fines. - Merci, c'est gentil ! Mais qu'est-ce que je veux bien pouvoir dire par là ? Eh bien, je vais te raconter une histoire, courte, rassure-toi. Déjà, quand j'étais petite... Mais, bon, c'est d'une histoire courte dont il est question.
Si je peux...? Mais non !

Alors, j'en ai eu assez de ces défroques puantes, trop épaisses, ou trop fines. - Merci, c'est gentil ! Parce qu'aucune n'est à ma taille... Elles perdent leurs poils... Elles sont toutes usées, déformées aux coudes et aux genoux. Les plis du ventre pendent n'importe comment sur les boutons dorés. Les cols sont trop durs ; les poignets s'effilochent et couvrent mes doigts... - Mais qu'est-ce que vous nous voulez donc ? Si nous ne vous plaisons pas, pourquoi est-ce que vous courrez après nous depuis tout ce temps ?... Assez. La mienne, elle serait taillée pour moi, tout en étant aussi vaste que n'importe laquelle. Donc, j'ai pris ma tête, pas une autre, bien entendu, à deux mains ; et j'ai pris mon élan.

- Tu es tombée ? - Pas tout de suite, pas vraiment. On tombe sur le sol, on y creuse d'ailleurs un trou, où on meurt. C'est ça, tomber. Tandis que là... Bon, j'ai voulu écrire une histoire ; pas une de celles qui existent déjà, si on peut penser qu'elles n'existent pas déjà toutes, mais une combinaison vraiment personnelle, vraiment originale, de mots. Mais enchaînés par le pouvoir du sens, se donnant la main à jamais. Voici, mesdames et messieurs, un tronçon incorruptible de cohérence folle, un autobus à l'assaut des plages blanches ! Celui-là s'élance à sa manière vers le soleil... Et voilà une ribambelle de marmots en goguette. Et sans regarder ni à droite, ni à gauche... Au risque d'être écrasée... Écrasée sous le poids. C'est ce qui m'est arrivée. - Trop de mots, sans doute. Ou trop de vide. Trop de mots vides.

- Pas du tout ! Vois-tu, je m'étais dit cette fois, je vais m'y mettre vraiment, sortir le grand jeu, tout le tralala. Une vraie fausse histoire. Je vais faire l'écrivain. Moi, madame, telle que vous me voyez, telle que je m'agite devant vous, si superficielle, si bavarde... Je suis un écrivain. D'ailleurs, regardez : je prends quelque chose de très, mais très éloigné de moi, et c'est moi, oui, moi, cette fois-ci, qui vais lui donner une âme. Dans ce rien ? Je vais insuffler de la vie dans le corps des mots, et ils vont se lever d'un seul bloc. Ils feront corps, unis comme les doigts de la main, sous l'étendard d'une seule âme, une âme de papier. Je serai le bras de cette main. Mon âme sera au bout, toute bardée de peau bien grasse. Et lourde ? Peut-être bien... C'est si fragile, une dentelle de sens... Alors, à moins de l'afficher, toute roide, clouée au mur d'entrée : "Ici, phrase" sublime. "Ne pas toucher. Propriété privée. Défense d'entrer"… - Tu l'as déchirée ?

- Non, seulement les mots des autres. Ce n'est pas possible... Dire cela ! Elle était pleine de sang, de vie. Et en même temps si faible, si inoffensive. Toute neuve. Une peau encore trop blanche... Et les mots l'ont atteinte. D'un autre. Mais j'ai promis la brièveté.
J'ai tapé, tapé, tapé les mots un à uns, oui, j'ai semé, puis tuteuré, griffé, enté, taillé, palissé parfois, oui, j'avoue, et élagué, découpé, embouti, marqué au coin, gravé, marqué. Mais pas vendu, oh non, pas vendu !
Et me voilà avec l'Œuvre.
- "Voyez-vous ça : ça crée, ça, madame !" Minuscule, si minuscule. Un fœtus. Encore tout gluant de s'être évadé de moi, aveugle, et le crâne tout déformé, avec un énorme cordon autour du cou, qui 'étouffait, bien entendu. La bouche pleine de glaire... Alors ? J'ai coupé. "Tu es un être autonome, une pure création de l'esprit : puisque tu n'existes pas, grandis." Avec de grands ciseaux. Une tournure précieuse, un mot étranger, un point de vue superfétatoire, une description impossible, clac, clac, au panier !

- Tu ne parles pas d'amour... - Mais c'est après, seulement, que, moi, je peux aimer. Quand c'est fini... On peut reconnaître... On peut aimer.

- Et le courant est passé ?
- Un coup de foudre.
Il s'est soudain tenu debout tout seul. Un vrai. Un vrai texte inventé. C'était fini. Il ne parlait pas par ma bouche, ce n'était pas moi, c'était lui. Il m'a regardé. Et il m'a vu. Il m'a regardé le regarder. Oh, ne me regardes pas avec ces gros yeux ronds, cette bouche en bouée !

- Et ça prouve quoi ? Que je suis une mère comme une autre, même si on dit "un écrivain". Alors qu'il serait si simple, que ça n'écorche nullement la bouche, ni la morphologie, de dire "une écrivaine". - Un écrit vain... - Marres-toi, marraine. A quoi joues-tu ? Si j'insiste, c'est parce que... Mais je serai courte. Écourtée, je t'ai dit. D'ailleurs...

Alors, donc, je l'ai nommé, et j'ai laissé ma trace, j'ai signé dessous, de mon nom à moi. Pour ne pas le perdre totalement, pour ne pas le laisser s'en aller tout démuni, dans la vie... Et de mon prénom aussi, parce qu'il est plus moi que rien d'autre au monde. - Quoi donc ? - Mon texte. Mon prénom et mon texte. Enfin, je n'ai pas vraiment signé dessous. Attend, c'est important ! Et ceux qui l'ont lu, ils ne savaient pas de qui c'était. Tu vois que c'est important. Parce que tu ne liras pas de la même façon. - Et ils ont lu comment ? - Ils ne m'ont pas lu… - Ils n'ont pas lu ? - J'ai dit qu'ils ne m'avaient pas lu. Ils ont lu quelqu'un d'autre ! Ils l'ont lu, lui !
- Lui ?

- L'un d'eux m'a dit : " Je ne vous ai pas reconnu. On pensait qu'il s'agissait d'un homme ".
- Qui ? - Mais lui, "l'écrivain" !!! Parce que, vois-tu, mon personnage, qu'il ne faut pas confondre avec ma créature, qui est le texte en entier, mon personnage est un homme. J'avais trop bien réussi mon coup. J'ai trop cherché une cohérence, une adéquation. J'ai trop voulu prouver... "Ces mots, voyez-vous... cette violence, cette grossièreté... Une écriture bien masculine." Comme si mon personnage, pas moi, le personnage, celui engendré par la créature, comme s'il avait jamais pu écrire quoi que ce soit ! Comme si les mots existaient vraiment... J'ai été trop loin, je me suis dépassée, perdue de vue. D'un seul coup, je me suis retrouvée encore plus nue qu'avant, sans identité, sans sexe. Je ne ressemblais plus à personne, même pas à moi. Mes mots s'étaient sauvés trop loin. Ils m'avaient reniée. J'avais cru créer, et je n'étais qu'un corps phagocyté. Exactement comme une femme enceinte qui ne fait que servir un parasite alors qu'elle croit encore, et elle le croira longtemps, il y a des chances, malgré ce que les scientifiques pourront lui dire; alors, donc, qu'elle croit le développer !

- Une peau ?
- Vidée, oui. Je n'ai pas su garder... Elle s'est enfuie de moi, une fois de plus. Je suis ? Une peau d'âme.

>L'AG

Vendredi 29 octobre 2004

>>Association

Elle a eu lieu le vendredi 29 octobre dans les sombres locaux de la Cafétéria Lettres en cette fin de semaine.

Le bilan moral de l'année 2003-2004 a été abordé en premier. Bien moins enthousiasmant que celui de l'année précédente (pour diverses raisons personnelles de l'équipe), celui-ci à quand même été validé, justifications ayant été apportées pour l'expliquer.

De même le bilan financier a montré la faiblesse de l'association durant l'année écoulée. Celui-ci a été accepté en parallèle au budget prévisionnel de l'année 2004-2005, devant rattraper le non équilibre du bilan 2003-2004.

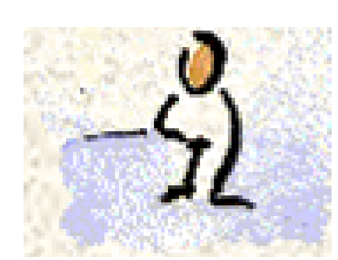
Le point le plus important ce cette Assemblée Générale était l'élection du bureau. En effet et comme annoncé, Raphaël Mendak s'est retiré de la présidence qu'il occupait depuis deux ans. C'est Isabelle Monin qui a donc été élue à ce poste. Isabelle ne vous est pas inconnue puisque vous avez déjà pu croiser ses textes dans nos pages. Elle ne l'était pas non plus pour nous puisqu'elle avait déjà collaboré depuis longtemps à Némésis (depuis même en fait l'époque du « Laboratoire Central »). La présidence de Némésis se trouve donc entre les mains d'une amie en laquelle nous avons toute confiance !

Concernant les postes de secrétaire et de trésorier, ceux-ci restent inchangés, à savoir respectivement : Etienne Desfretier et Guillaume Drogland, qui gardent aussi leurs rôles de rédacteurs en chef de la revue.

Enfin, les projets pour l'année 2004-2005 ont été abordés, certains étant déjà lancés, d'autres n'étant encorequ'au stade des idées.

>Les projets

Le premier projet abordé a été celui du site web, nous y reviendrons ensuite plus spécifiquement dans l'autre colonne.



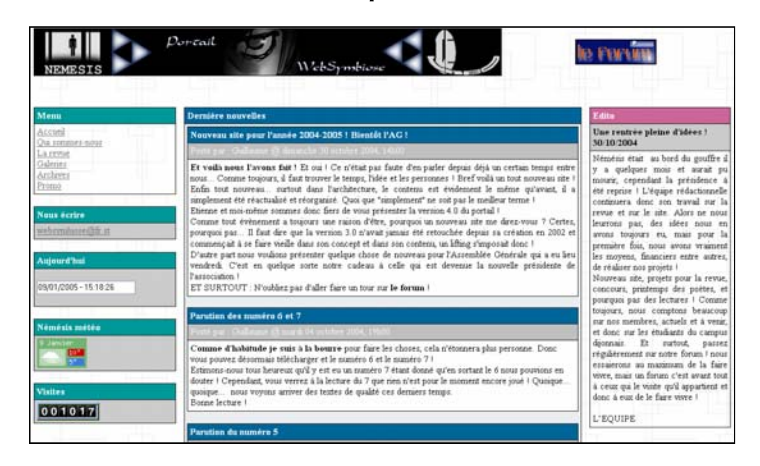
Il a été décidé de renouveler le concours littéraire et artistique en 2005. Le thème choisi a été « Ces territoires oubliés ». Celui-ci se fera en collaboration avec l'association Enfants-Soleil, que nous avions accueillie dans nos pages lors du précédent numéro. Le 1er prix est un tableau d'une valeur de 100€, acheté à l'association, et dont le montant servira à l'aide humanitaire que celle-ci apporte au enfants d'Haïti. Pour les modalités, se reporter à la 4ème de couverture.



Notre participation au Printemps des Poètes en 2005 est elle aussi confirmée. Le principe d'affichage de textes lors de cette manifestation, et ce dans des lieux insolites a été revalidé. Vous pouvez d'hors et déjà nous envoyer vos textes : *Némésis - Faculté des Lettres - 2, bd. Gabriel - 21000 Dijon.*

>Le site

Comme il a été dit dans le précédent numéro, le site a été complètement refait et ré-architecturé durant le mois de septembre.



Nous ne pouvons qu'une fois de plus vous inviter à a y passer, et à nous envoyer vos contributions que vous voulez y voir publiées : websymbiose@fr.st



Un forum est également en place. Infos sur l'association, dépôt de textes, programmes des manifestations dijonnaises, discussions sur la culture et les spectacles, c'est aussi à vous de venir le faire vivre !

>Itinéraires singuliers

Festival 2005 - 4ème édition



« En 2000, l'Association Itinéraires Singuliers est créée en se fixant comme objectifs le développement et la promotion de l'art et de la culture comme facteurs de liens sociaux et outils privilégiés de lutte contre l'exclusion. »

Théâtre, Arts plastiques, vidéo, cinéma, musique, chantiers artistiques, débats, ateliers, stages...

Tous les deux ans depuis 1999, le Festival Itinéraires Singuliers tente de réaliser une circulation de toutes les « expressions ». Temps d'expression et de diffusion artistique, pôle de sensibilisation aux oeuvres et de pratiques artistiques, le Festival Itinéraires Singuliers offre un lieu d'échange culturel entre les artistes et les publics.

A une époque où l'on parle avec force de l'exclusion, il nous paraît important de développer des temps forts qui nous interrogent sur les diverses formes de ruptures sociales, les raisons qui conduisent à une marginalité subie ou choisie.

Dans cette perspective, Itinéraires Singuliers jette des ponts entre le champ associatif, le monde de l'éducation, le champ sanitaire et social, le monde de l'entreprise et le milieu culturel dans une démarche partenariale, initiant ainsi de nouveaux liens entre art et société.

Autour d'un thème renouvelé à chaque édition, que les arts vivants doivent être un champ de reconstruction unique et un espace de parole et d'engagement. La 4ème édition du Festival itinéraires Singuliers a pour thème « La mise à nu ».

Du 10 Janvier au 13 Février 2005, le Festival Itinéraires Singuliers investit la Ville de Dijon et la Bourgogne (lieux publics, associatifs et culturels) et invente des espaces intermédiaires où des mots, des paroles, des formes innovantes naissent, se croisent et se transmettent.

Cinq semaines pour interroger notre rapport à la différence.

Source : http://www.itinerairessinguliers.com

Sanctus
Sanctus
Sanctus

2046

par GuillaumeDrogland



« Nous avons tous besoin d'un endroit où stocker, voire cacher, souvenirs, pensées, impulsions, espoirs et rêves. Ce sont des aspects de nos vies que nous ne pouvons résoudre ou plutôt sur lesquels nous ne pouvons agir, mais en même temps nous redoutons de nous en délester. Pour certains cet endroit est un lieu réel, pour d'autres un espace mental, pour un plus petit nombre ce n'est ni l'un ni l'autre. » (Wong Kar Wai)

1966… Perdu dans sa chambre d'hôtel, Chow essaye de finir son prochain livre. Un œuvre de science-fiction devant porter le titre de 2046… Perdu entre Hong Kong et un mystérieux pays. Empreinte-t-il l'express 2046 naviguant entre flashs de lumières ? Il se souvient des femmes qu'il a aimé… enfin plutôt de celle qui l'ont marqué. Il n'en a peut être aimé qu'une : Su Li Zhen, elle qui le hante régulièrement depuis tout ce temps. Elle occupait la chambre 2046… voisine de la sienne. Ce lourd passé qui lui coupe aujourd'hui toute inspiration…

Ce film de Wong Kar Wai est assez indescriptible. Mélange d'univers, mélange de personnages, mélanges de sentiments… Les œuvres de Wong Kar Wai sont ainsi. Ce réalisateur chinois (hongkongais), né en 1966 à Shangaï, a toujours créé des films assez originaux. Dès ses débuts avec **As tears go by**, en 1988, qui avait choqué le petit peuple de Cannes, ou ensuite avec **Nos années sauvages**, qui fit un gros flop, Wong Kar Wai nous promène dans des mondes étranges. Mais avec **Chungking Express** en 1995 il obtient ses galons de Grand. Plus récemment **In the mood for love** permit à Tony Leung (fidèle de Wong Kar Wai que l'on retrouve ici dans la peau de Chow Mo Wan) d'obtenir le Prix d'interprétation masculine à Cannes en 2000. Petite revanche 18 ans après. En parlant d'acteur, **2046** nous permet aussi de retrouver la splendide Gong Li, découverte en 1987 dans le **Sorgho rouge** de Zhang Yimou.



Ce qui surprend le plus dans **2046**, ce sont les passage d'un univers à un autre. L'histoire parallèle dans le Hong Kong des années 60, bars, hôtels, milieu de la nuit dans le quel Chow se perd…



Et l'ambiance futuriste de ce cet étrange train dans lequel se perd cette fois le héros du roman de Chow. Etrange express ou cette homme s'éprend d'une hôtesse, cyborg fascinante au visage envoûtant.



Finalement, on ne sait plus très bien qui est qui et on se laisse bercer comme un voyageur bercé par le mouvement du train qui l'emporte.

Ce qui fascine aussi dans **2046** se sont les couleurs, les jeux de lumière. Les tons chauds de cet express sont très proches de la lumière qui emplit ses bouges nocturnes que Chow apprécie tant. Wong Kar Wai réussi parfaitement à jouer avec la lumière en sachant placer sa caméra à chaque dans un angle juste mais qui a demandé des heures de travail. Wong



Kar Wai est ainsi, il faut refaire la scène encore et encore, pour quelques secondes, jusqu'à capter toute l'essence de ses personnages et de la scène. Il lui aura fallu cinq ans pour voir aboutir **2046**. Les rumeurs ont même dit que certaines scènes auraient été retournée ou remontées quelques jours seulement avant sa présentation au festival de Cannes 2004.

2046 est ainsi, un grand mystère...

The Godfather II

par Etienne Desfretier



Mafia viendrait d'un vieux mot d'origine toscane, *mafia*, qui signifie "misère". Ou du mot arabe *mu'afah*, qui signifie protection des faibles. Rattachée d'abord à la Sicile, contrée déjà fort infestée par les brigandages du temps de l'occupation arabe, la mafia constitue le plus puissant des lobbys criminels aux Etats-Unis sinon dans le monde entier.

Le Parrain est d'ailleurs le roman autobiographique d'un Italien, Mario Puzo (oscarisé pour le scénario), qui a grandi dans un univers de bookmakers, de débrouille et de dénuement dans la partie italienne de New-York. Mario Puzo a déjà parlé de cette enfance où l'appartenance à la mafia était presque du fait d'une très grande partie de la population, surtout des minorités issues des immigrants. Ce n'est d'ailleurs pas la moindre force du **Parrain** que de faire sentir la douleur d'un déracinement qui est d'abord géographique et culturel. Et tout le mérite de l'analyse, entre autres, sur la manière dont la mafia s'intègre progressivement dans la société italienne, notamment grâce aux générations nées sur le sol américain, éduquées à cet effet. Mickael, en est le produit le plus exemplaire, il va attacher le nom des Corléone à des noms plus illustres dans la politique et l'industrie. C'est également le personnage central auquel s'intéresse le plus la trilogie dont il est le personnage le plus tragique. Tragique au sens pleinement grec du terme.

La mafia italienne, enracinée dans un mode de pensée sicilien basé sur l'usage de la diplomatie et de la terreur, mais constituée de familles rivales, est très restée longtemps un monde mystérieux, dont Mario Puzo, natif du quartier italien de New-York est le premier à parler à l'orée des années 60 dans le célèbre roman du **Parrain**. Il raconte la curieuse intégration de la famille Corléone dans le creuset américain : Une famille fictive parmi toutes celles authentiques, bien réelles celles-là, qui avant et après guerre se disputent âprement le contrôle de toutes les industries du jeu et de la nuit, sur tout le territoire des Etats-Unis.



La Dépression et la prohibition sont des périodes fastes pour ces organisations, mais il faut aussi compter dans les années 40-50 avec l'arrivée de la cocaïne et de l'héroine, et le blanchissement de l'argent sale vers la fin des années 70.

Les trois films se partagent grosso-modo entre ces trois époques.

Vito Corléone crèe sa propre entreprise et lentement fait son trou en terrorisant ses concurrents. Il lui vient trois fils: un excité (Sonny) un pleutre (Freddy), un timide (Michael), Corléone profite à fond ensuite du conflit américano-japonais qui le fait rentrer dans la clientèle de certains hommes du Congrès. Mais à l'orée des années 50, c'est la guerre des gangs, et l'apparition d'hommes plus compréhensifs de leurs époques. Dans la psychologie des pratiques mafieuses, les armes essentielles sont : l'extorsion, le chantage, le meurtre, mis au service d'une fraternité apparente d'origine et d'intérêt.

Michael est au cours du deuxième volet de la trilogie le nouvel homme fort. Il poursuit l'œuvre de son père en diversifiant son portefeuille d'activité. Il se lie avec la mafia juive en la personne d'Iman Roth son leader, avec qui il compte faire de fructueuses affaires avec le gouvernement cubain. Il se lance dans le casino. Michael se révèle différent de son père. Davantage brutal et cynique, et moins charismatique que son père, il souffre secrètement de n'être pas reconnu comme un chef et d'être aussi contredit par ses proches. Son orgueil est sans borne, comme on le voir tout au long du film, pour culminer en une avalanche de



meurtres qui n'épargnent personne. Loin de l'assagir, le pouvoir conforte Michael dans ses obsessions meurtrières. Il se soumet à la paranoïa et tyrannise ses proches dont sa femme, une non-italienne qui se cabre contre ses principes. Le mépris et la distance dans lequel il tient ses frère Fredo et Tom Hagen seront des mobiles importants pour accroître son imprudence. En un sens il se laisse dépasser peu à peu par les évènements tout en ayant l'illusion de les contrôler. A la fin du film, Michael est apparemment plus puissant qu'au commencement, mais en réalité bien plus seul et malheureux. Le dernier plan du film est magnifique. Ne pas rater tout un passage du film qui se passe à Cuba : un moment de lucidité sur le climat politique de l'île en 1959. Tout comme ce passage émouvant, éloge funèbre original que fait Iman Roth de Moe Greene, fondateur de Las Vegas, qui évoque la nostalgie de la grande époque de la Dépression.

C'est pourquoi **Le Parrain 2** brille d'un éclat particulier. L'œuvre reste une parabole désabusée sur le pouvoir, l'argent, la déchéance d'un homme tyrannisé par ses cauchemars et servi par son pouvoir.

STEAMBOY

par Guillaume Drogland

Genre : Animation
Sortie : 22 septembre 2004
Année de production : 2003
Durée : 2 h 06 min
Réalisateur : Katsuhiro Ôtomo



Huit ans de travail et 20 millions d'euros plus tard, Ôtomo signe son grand retour dans nos salles de cinéma. Mais, peut-on véritablement parler de retour…

Comme toujours il n'a été absent qu'involontairement, par le choix de nos programmateurs, parfois difficile à saisir. L'auteur d'**Akira** en 1988 avait alors fait sensation et créé un chef-d'œuvre dont on parle encore aujourd'hui comme d'une référence dans le cinéma d'animation ! **Memories** en 1995 est passé plus inaperçu… Moins connu encore **Robot Carnival** (ensemble de courts métrages sur le thème des robots) est pourtant lui aussi une réelle réussite artistique.

C'est en juin 1994 que cet univers de vapeur est né dans la tête d'Otomo. Il réalisa alors un court métrage (22 minutes) : **Canon Fodder**. Mais voulant aller plus loin, il acheva le story-board de ce qui allait devenir **Steamboy** en juillet 1995. Scénario dont il n'est pas l'auteur exclusif, puisqu'on y retrouve aussi le travail d'un autre grand : Sadayuki Muraï connu pour des œuvres comme **Millenium Actress** ou **Perfect Blue**

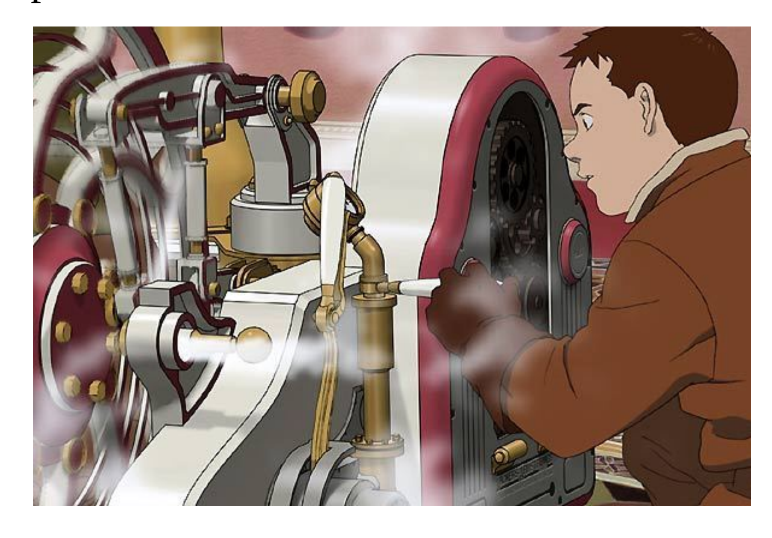
Katsuhiro Ôtomo est né en 1954 a Miyagi. Il a publié son premier véritable manga (**Firebal**) en 1979, s'en suit en 1982 le début en manga d'**Akira**. Il dit en parlant de Steamboy : « *Cette époque m'a toujours fasciné. Je me suis appliqué à recréer la texture du XIXème siècle dans les moindres détails, jusqu'à l'aspect visqueux de l'huile, la chaleur et l'humidité de la vapeur et la rouille du métal. Pour atteindre ce réalisme, tout à d'abord été dessiné à la main dans un premier temps, puis combiné à la technologie numérique pour incorporer notamment les effets spéciaux. J'ai ainsi pu créer un univers authentique, intense pour l'histoire. L'art est le cœur du film.* ***Steamboy*** *devait être peint sur une toile d'artiste.* »



En effet, le fait de voir un film d'animation japonais se passer à Londres au XIXè est pour le moins surprenant. Ce qui l'est aussi, tout en étant un habitué et fervent défenseur de la VO, c'est d'entendre des anglais parler japonais, même si on l'oublie vite, lors des premières minutes cela surprend. Mais comme le dit Ôtomo, il s'agit bien d'une œuvre d'art, une peinture en mouvement perpétuelle où la caméra bouge de plan en plan et où les machines les plus folles cherchent toujours à aller encore plus vite !

L'esthétique est la grande réussite de ce film, aidée par des jeux de couleurs particulièrement travaillés (le ton ocre colle parfaitement à l'ambiance du film et à l'idée que l'on se fait de cette époque). Par contre, je serais moins enthousiaste concernant lesscénario. L'histoire du type qui s'est fait avoir, qui pète les plombs et qui en quelque sorte veut devenir le maître du monde pour se venger, reste certes une valeur sûre, mais aussi tellement commune, qu'il est difficile de faire quelque chose de nouveau avec. Le scénario de **Steamboy** n'apporte ici rien de neuf au genre, ce qui gâche un peu le plaisir du film.

Ôtomo abuse peut-être un peu trop de ses machines et des effets d'explosion trop récurrents...



Enfin, Ôtomo abuse peut-être un peu trop de ses machines et des effets d'explosion trop récurrents à mon goût tout au long de l'histoire. On s'approche certaines fois de l'image spectacle facile, même si la réalisation et le dessin magnifique de ces scènes savent leur donner tout leur intérêt. Plutôt que de vouloir trop donner dans le spectaculaire, Ôtomo aurait dû s'intéresser plus à son histoire et à ses personnages dont les sentiments n'apparaissent pas assez malgré un formidable potentiel.



Évidemment je ne regrette pas d'avoir été voir Steamboy, qui reste malgré ces faiblesses un véritable régal pour les yeux ! Finalement ce qui reste le plus difficile à accepter c'est le prix que j'ai dû payer pour le voir. La place de ciné à 9,5 € dans un multiplex parisien me reste quelque peu en travers… Heureusement qu'il s'agissait d'une VO sous-titrée. D'autant plus qu'il m'a fallu monter à Paris pour aller le voir… Absence de diffusion à Auxerre. Etrange étant donné que **Le Royaume des Chats** et **Le Château dans le ciel** y avaient été projetés, tout comme **Innocence** fin 2004. Bref à plus de 50 € au total la place de ciné tout frais confondus il fallait vraiment que le film en vaille la peine, et c'était tout de même le cas !



Sources : *allociné.com et Japan Vibes N°13*

Ghost in the Shell 2 : Innocence

par Guillaume Drogland

Genre : Animation
Sortie : 01 décembre 2004
Année de production : 2003
Durée : 1 h 40 min
Réalisateur : Mamoru Oshii
Titre original : Innocence : Kôkaku kidôtai



Attendu depuis tellement de temps, il m'était impossible de passer à côter le la sortie d' **Innocence**, le deuxième volet de **Ghost In The Shell**. Cependant, comme le dit Oshii lui-même, peut-on véritablement parler d'un numéro 2 ? *« En fait, je n'avais aucune envie de réaliser une suite à **Ghost in the shell** au sens strict. Evidemment, il s'agit du même univers, des même personnages. »* Mais l'inspiration est ailleurs… Dans un moyen métrage sorti en 1985 : **L'œuf de l'ange** (Tenshi no tamago). *« Il y est question à chaque fois d'un personnage qui lutte pour ne pas perdre ce qu'il possède. »* Selon Oshii, le lien entre les deux films tient au fait que leurs héros respectifs cherchent à défendre le peu qu'il possèdent. Pas forcément évident... L'inspiration de **L'œuf de l'ange** est particulièrement biblique, **Innocence** l'est beaucoup moins. Cependant, on voit tout de suite qu'il s'agit de la même patte d'artiste. Ne cherchez pas dans **L'œuf de l'ange** trop de dialogues et trop d'action, il s'agit là d'un film particulièrement contemplatif et difficile.

Bref, revenons à Innocence. Il était sorti au début de l'année 2004 des petits « clips » ou extraits du film sous le nom japonais de **Innocence no jokei**. On pouvait donc découvrir en avant première par exemple l'opening du film, ou d'autre scènes, sept en tout. Je me souviens encore d'avoir frissonné de tout mon être en découvrant la beauté et la pureté de ces images, particulièrement servies par la superbe bande son (sur laquelle je reviendrai ensuite).

Raconter l'histoire d'**Innocence** en quelques mots est particulièrement difficile. Il s'agit là d'une œuvre très introspective, se passant toujours dans cet univers cyberpunk de 2032. Certes, le fil conducteur est plutôt simple puisqu'il s'agit d'une enquête policière, c'est d'ailleurs la principale différence avec **L'œuf de l'ange** dont la trame est bien plus biscornue. Oshii le reconnaît, il a voulu faire un film plus classique, plus facile. En cette année 2032, les cyborgs et



L'œuf de l'ange

l'humanité robotisée sont donc toujours le fil conducteur et c'est bien là que tout le film se joue. On ne va pas voir Innocence pour voir un film policier, on va voir Innocence pour *ressentir*. Dès l'opening on entre dans une autre dimension, une dimension de plaisir visuel d'abord, et musical ensuite. On découvre aussi lors de cet opening tout le progrès effectué depuis le « 1 » sorti en 1995. En effet, les deux opening sont composés de la même manière, sur la même histoire de genèse d'un « être ». *« Je suis persuadé qu'il se dégage beaucoup de sensualité d'Innocence. Or, cette sensualité n'est pas gratuite, pas seulement plastique, elle véhicule un message »*. Oui, Innocence est un bijoux artistique, l'image de synthèse est ici travaillée avec un professionnalisme et une connaissance parfaite ce qui la rend totalement pure, à la fois tellement réelle et tellement imaginaire. On retrouve là un peu les mêmes principes de traitement de l'image que ceux rencontrés sur **Avalon**, sortie en 2002 et troisième long métrage en prise réelle (mais retouché au trois quart sur ordinateur) d'Oshii.



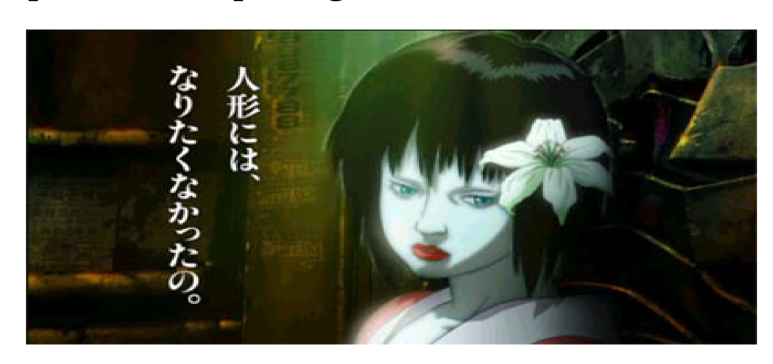
Innocence nous fait aussi passer un message : « La beauté d'une poupée est qu'elle est sans âme ». Il ne s'agit pas ici de combattre des robots voulant devenir humains, mais plutôt de les sauver en leur permettant de rester des machines. L'aspiration de ces geishas de compagnie n'est pas de devenir humaines, elle n'est pas de réfléchir, mais tout simplement de rester ce qu'elle sont : des robots, des êtres innocents. Pourquoi cela ? La réponse se trouve dans les propos d'Oshii lui-même : *« Avec ce film, j'espère faire réfléchir sur l'appréhension et la crainte qui imprègnent le monde à l'heure actuelle. (…) Parfois j'aimerai éliminer toutes les interactions humaines et passer les restes de ma vie à la maison à me relaxer. C'est cette culture de la peur et de l'anxiété que j'ai voulu représenter dans Innocence. »* Cela est tellement vrai.



On peut dire qu'Innocence n'a pas volé sa sélection officielle au festival de Cannes. Une telle réussite ne pouvait passer inaperçue. On est bien loin des caricatures de sexe et de violence diffusées par des pseudo-associations, prétendues bien pensantes, envers les mangas et l'animation japonaise ! En allant voir **Innocence**, il suffit de se laisser bercer par les images et de voler sur l'histoire.

Une des plus belles scènes, mis à part l'opening, est pour moi la scène d'arrivée dans l'usine de robots. Superbe métaphore : l'usine est en forme de cathédrale, à l'image de son chef devenu fou et se prenant pour Dieu en voulant créer

des robots à l'image de l'homme. Non seulement cette métaphore est particulièrement bien menée, mais la mise en scène, aussi bien là encore que l'image, dont les couleurs dégagent à la fois une unité de ton, une chaleur et une force immense, sont la marque des plus grands. De plus, l'animation, fluide et douce, pleine de grâce et d'harmonie, permet de savourer entièrement toute l'étrangeté et la folie de ce monde. Et enfin, j'en viens à la musique qui sais nous prendre aux tippes dans ce passage.



La bande est cette fois encore composé par Kenji Kawai, comme pour le premier. D'ailleurs, il ne s'agit pas vraiment d'une bande son nouvelle puisqu'il a justement reprise et retravaillée celle du « 1 ». Etrange idée ? Non, pas tant que cela. On est ainsi vraiment replongé dans l'ambiance que l'on connaît déjà et propre justement à **Ghost in the shell**. C'était le choix de Mamoru Oshii et on peut dire qu'il ne s'est pas trompé ! On retrouve le splendide « Follow Me », adaptation du célèbre « Concierto de Aranjuez » de Joaquin Rodrigo. Une idée du producteur M. Suzuki parait-il. En tout cas, une réussite sonore, digne de la réussite visuelle du film. La musique colle parfaitement aux scènes et en renforce le ressenti. Un seul regret, c'est que celle-ci ne soit pas plus présente dans le film. De toute façon, depuis la bande son de **Ghost in the shell** en 1995, la réputation de Kenji Kawai n'est plus à faire. Que se soit sur les musiques d'**Avalon** ou sur celle-ci, la profondeur des notes est à chaque fois bien réelle.

Pour aller voir **Ghost in the shell : Innocence**, il ne fallait pas écouter tous les détracteurs qui n'ont su s'arréter qu'au scénario, et qui n'ont pas vu plus loin. Car c'est bien plus loin que dans l'histoire que se joue tout l'intérêt et toute la force de ce film, de cet œuvre d'art cinématographique !

Il est a saluer pour finir, la sortie récente de l'adaptation en série, **Ghost in the shell : Stand alone complex**. Série de 26 épisodes en DVD chez Beez. La deuxième saison de **GITS-SAC : Second GIG** suivra vraisemblablement un peu plus tard.





Sources : *allociné.com - AnimaFantasy http://membres.lycos.fr/fierrots - Japan Vibes 12 et 14.*

>Canal+ se remet à l'heure japonaise !

par Guillaume Drogland


Evangelion

Voilà enfin une bonne nouvelle dans notre paysage télévisuel bien morne, lissé à l'extrême et devenu un grand espace publicitaire afin de créer du temps d'écoute pour grandes marques… Bref, voilà donc une bonne nouvelle : Canal+ se remet à l'heure japonaise !

Après avoir diffusé il y a déjà plus de 6 ans **Evangelion**, **Escaflowne** fin 1999 et **Lain** durant l'été 2001, Canal+ a décidé de remettre l'animation japonaise dans ses programmes ! Au vu du temps qui est passé depuis les diffusions des 3 séries citées, on peut penser que Canal a plutôt bon goût. **Evangelion**, produit en 1995-1996 par la Gainax (dont la réputation chez les fans n'est plus à faire), scénarisée et réalisée par Hideaki Anno est aujourd'hui vraisemblablement la série de japanime la plus connue. **Lain**, produite en 1998, réalisée par Ryutaro Nakamura est aussi parmis les plus connue ; adorée ou exécrée, c'est une série culte qui à plus que laissé une simple trace. Enfin **Escaflowne**, produite en 1996 et réalisée par Shoji Kawamorimoins, moins connue que les 2 autres, sûrement parce qu'elle est bien plus conventionnelle, n'en reste pas moins une série ayant particulièrement bien réussi. Gageons donc que ce retour sur les écrans de canal nous épargnera les **Pokemons** et **Digimons** ! Pour le moment, cela à l'air plutôt bien parti !

Le créneau horaire choisi a été celui de « La Kaz », une émission pour ados animée par Yannick Zicot. Je vous préviens tout de suite, il faut bien en effet être ado pour comprendre et apprécier l'animateur et son « plateau », mais cela n'est que secondaire, je n'étais pas venu là pour ça. Vous avez donc rendez-vous aux alentours de 17h30 pour découvrir la japanime ! Rassurez-vous, nous sommes loin de l'univers Dorothée.

C'est **G.T.O.** qui a été choisie pour ouvir le bal. Kézako **GTO** ? Traduction : **Great Teatcher Onizuka**, produit en 1999 et dont l'auteur est Tôru Fujisawa. On voit à la date de production que Canal a voulu rester dans des valeurs sûres ayant déjà fait leurs preuves. Alors **GTO** une grande série ? Hummm… Rien à voir avec **Evangelion** ou **Lain** c'est sûr, mais **G.T.O.** n'en reste pas moins une bonne série d'animation ayant elle aussi ses marques chez les fans. Il s'agit de l'histoire d'Eikichi Onizuka, un jeune professeur un peu spécial… et ayant un goût particulier pour les lycéennes et les méthodes peu orthodoxes. Nous avons donc 43 épisodes pour suivre ce personnage dans ces frasques rocambolesques.

A priori ce coup d'essai à bien réussi puisque dès la fin de **G.T.O.** Canal+ à


Lain

enchaîné ! Nous aurions pu craindre que cela ne soit qu'un feu de paille, un peu comme la diffusion du pilote de **Love Hina** cet été sur France 2. Bonne idée de la part d'une chaîne publique, mais apparemment FR2 reste trop frigide, ou alors se serait-elle fait taper sur les doigts par Familles de France pour avoir diffusé « du sexe et de la violence » ? Il est sûr que dans **Love Hina** les jeunes filles sont régulièrement… mises en valeur, mais cela est loin d'être provoquant, surtout si on s'adresse à un public d'ados. Quant à la violence… elle se résume aux coups de gueule de la superbe Naru, pas de quoi fouetter un Ken ! Bref, Canal a donc enchaîné sur **Excel Saga**. Bon, là aussi rien de transcendant dans cette série produite en 2000, mais tout de même si vous avez envie de vous payer une bonne demie heure de rire n'hésitez pas une seconde ! Vous assisterez à ce que le site Animint.com qualifie à juste titre de « parodie ultime ». Un apprenti tyran voulant conquérir le monde… et ayant du se tromper de manuel, maître d'une organisation nommée ACROSS. Comme il n'est bien entendu pas seul, vous pourrez découvrir en mission Excel et Hyatt, sources de bien des quiproquos ! A commencer par la 1ère mission ordonnée par notre apprenti tyran : tuer l'auteur du manga original Koshi Riduko, accusé de pervertir les masses ignorantes (joli clin d'œil)... Juste un petit regret : l'épisode 26 (et dernier) de la série n'a pas été diffusé : logique en quelque sorte puisque celui-ci a été complètement zappé par la censure. En effet cet épisode n'a même pas été diffusé au pays du soleil levant : trop de sexe et trop de violence (et là quand on parle de « trop » c'est vraiment qu'on atteint un paroxysme total, un peu à l'image du délire continuel qu'est cette série).

Nous somme donc loin de l'univers angoissant de **Lain** ou quasi philosophique d'**Evangelion**, Canal a préféré (re) commencer en misant sur la comédie. Pourquoi pas ? L'univers de l'animation japonaise est tellement vaste. D'autres part la directrice des programmes de Canal souhaite ensuite dépasser ce stade pour diffuser des séries plus « adultes » comme **Samourai Champloo**, ou **Full Metal Alchemist** (*source Animeland*), grandes réussites auprès des fans de fansubs (= sous-titrage amateur).


Eikichi Onizuka, sex-symbole japonais ?

Et bien justement, elle a franchi le pas ! Nous avons actuellement le plaisir d'assister à la diffusion de **Noir**. Là encore il s'agit d'une grande réussite, mais on quitte cette fois la comédie pour


Noir

arriver vers des séries d'animation déjà plus intéressantes ! Et surtout bien moins caricaturales ! La caractéristique principale de cet anime est de se dérouler à Paris ! Et oui, une production japonaise se déroulant à Paris ! L'action ne se passe pas toujours sur cette grand île où à Tokyo, à l'image plus récemment de **Gunslinger Girl**, sorti en DVD chez Kaze, qui se déroule dans de superbes payasages italiens. Noir (sortie en 2001) est plus classable dans les « polars » (si tant est qu'on puisse parler de polar en japanime…). Il s'agit en fait de l'histoire de Mireille Bouquet, tueuse à gage dont la réputation n'est plus à faire et de Kirika Yûmura victime d'amnésie. La réalisation est de Koichi Mashita, le character design de Yoko Kikuchi et la génialissime bande son de Yuki Kajiura. On va donc suivre Mireille et Kirika, à la fois dans leur mission, dont l'accomplissement avec sang froid est déconcertant quand on voit la jeunesse et la beauté (particulièrement dans l'attitude pleine de tendresse de Kirika) de ces deux jeunes femmes (filles...), et dans leurs investigations dans leurs passés respectifs. Avec **Noir**, Canal+ passe la vitesse supérieure !


Noir

Enfin, les promesses devraient être tenues puisque **Full Metal Alchemist** devrait suivre **Noir** ! Canal+ s'attaque là une des plus grandes réussites de l'année 2004 ! Réussite au Japon… et sur le net. Et oui, ce choix n'est pas dû au hasard ! Quand on voit la réussite de **FMA** en fansub (qui remplit là son rôle d'institut de sondage de popularité avant l'achat des licences), on peut dire que ce choix et à la fois bon est non risqué. Il s'agit là de la première série récente pas encore sortie en DVD que va nous diffuser Canal dans La Kaz !


FMA

Ah oui, j'oubliais de préciser : c'est EN CLAIR ! Sinon, cela ne serait qu'anecdotique ! Il s'agit bien d'une diffusion en clair à une heure de grande écoute. Alors félicitons et remercions encore une foisCanal+ pour ce choix (ce pari aussi) ! Dernier point, il s'agit de diffusion en VF. Il est évident qu'à moins d'être sur une chaîne spécialisée, il ne s'agit pas de diffusion en VO. Cependant, les doublages de ces séries se défendent plutôt bien, et les génériques sont les originaux en japonais (on a échappé à Bernard Minet !) !

<u>Sources :</u> *animint.com*

La Carte Culture



« 5 € pour sortir, ça offre des possibilités! ». Tout ou presque est dit dans cette simple phrase, ou slogan devrait-on plutôt dire. A l'initiative de la mairie de Dijon, cette toute nouvelle carte s'adresse à vous, les étudiants de ce campus (et de tout établissement dit « post-baccalauréat ») ! (Désolé pour nos autres lecteurs de part le monde).

Vous achetez votre carte 5 €, valable juqu'au 30/08/05 (donc toute l'année scolaire) et vous voilà en possession d'un pass vous permettant de payer à un tarif unique de 5,5 € quasiment tous les spectacles de Dijon et de son agglomération ! Mieux encore, la séance de cinéma Art et Essais à l'Eldorado ne vous coûtera plus que 3,5 € ! Un must !

Pour en savoir plus, vous pouvez vous rendre sur le site www.carteculture.fr ou alors en farfouillant un peu dans les nombreux tas de prospectus présents sur le campus avec un peu de chance vous pourrez croiser la petite carte postale scannée ci-dessus. Vous avez aussi à votre disposition une infoline au 03 80 50 36 97. Enfin, vous pouvez directement aller acheter votre Carte Culture à l'Hôtel de Ville de Dijon (point info au passage du Roi), à la Mairie-Annexe Mansart, à la Fnac (en espérant qu'après avoir acheté quelques CD ils vous reste quand même quelques euros… D'ailleurs pourquoi pas les CD à 5 € pour les possesseurs de cette carte ?) ou plus simplement sur le campus : Atheneum et Maison de l'Etudiant ! Il faudra juste vous munir d'une photo d'indentité et d'un certificat de scolarité, ainsi que d'un chèque de 5 € à l'ordre du Trésor Public.

Espérons que cette initiative soit une réussite puisqu'elle met enfin la culture à la portée des petits budgets ! Merci !

3ème CONCOURS
LITTERAIRE ET ARTISTIQUE

Sur le thème :

« Ces territoires oubliés »



Art. 1 : *Il est organisé par l'association Némésis et un concours littéraire et artistique ouvert à tous Les participants peuvent envoyer leurs oeuvres à Némésis - Faculté des Lettres - 2 boulevard Gabriel - 21000 Dijon, jusqu'au 1er mai 2005 au plus tard.*

Art.2 : *Le 3 premières oeuvres primées se verront reproduites dans le Némésis du mois de juin.*

Art. 3 : *Le thème est « Ces territoires oubliés ». Les candidats ont le choix du style, du genre et du support artistique : textes, peintures, photos, BD, etc… Pour tout problème de support contacté nous.*

Art. 4 : *Il n'y a pas de frais de participation. Les textes devront cependant être accompagnés d'une enveloppe timbrée et libellée à l'adresse du participant pour réponse courant mai.*

En collaboration avec l'association humanitaire
« Enfants Soleil »

Renseignements : 06 70 17 73 14 - www.websymbiose.fr.st

1er prix : une peinture haïtienne

Voir reproduction